

**Elisa Shua
Dusapin**
**Les Billes
du Pachinko**



ZOE

LES BILLES DU PACHINKO

AUX ÉDITIONS ZOÉ
DU MÊME AUTEUR

Hiver à Sokcho, 2016

Prix Robert Walser, Régine Desforges, SGDL, Alpha

ELISA SHUA DUSAPIN

LES BILLES DU PACHINKO

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient la République et Canton du Jura d'avoir
accordé son soutien à la publication de ce livre.*

L'auteur remercie de leur soutien la Fondation Leenaards,
la Fondation Facim, le Centre National du Livre
et la République et Canton du Jura.

©Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2018

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : détail d'un Pachinko © Silvia Francia

ISBN 978-2-88927-579-3

ISBN EPUB: 978-288927-580-9

ISBN PDFWEB: 978-288927-581-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

À ma halmoni et mon halaboji
À Romain

« Le Pachinko est un jeu collectif et solitaire. Les machines sont rangées en longues files ; chacun debout devant son tableau joue pour soi, sans regarder son voisin, que pourtant il coudoie. »

Roland Barthes, *L'Empire des signes*

Je sors du train, m'engouffre dans le boyau de la gare de Shinagawa. Écailles sur les parois, des écrans numériques vantent un dentifrice avec une femme aux crocs scintillants. Flux de gens pressés. À l'extérieur, des ouvriers démontent les restes d'un chantier. Une plateforme surplombe un parc de cerisiers, parcellé d'enclos où fument les salarymen, le geste saccadé. Ils écrasent les mégots sur des pierres qui me rappellent le sel qu'on donne aux chevaux.

Je suis les instructions de Mme Ogawa. Emprunter la passerelle menant au complexe résidentiel, immeuble 4488, signaler mon arrivée dans l'interphone, l'ascenseur me fera monter jusqu'au dernier étage.

La porte s'ouvre sur l'intérieur de l'appartement.

Malgré la chaleur, Mme Ogawa porte une veste de tailleur, un pantalon éponge et des chaussures. Elle est plus âgée que je ne pensais. Sa maigreur doit la vieillir. Elle a envoyé sa fille, Mieko, faire une course à la supérette. En l'attendant, elle souhaite me faire visiter les lieux.

Un long couloir relie une série de pièces dans une parfaite symétrie. Nous commençons par la salle de bain. Plastique couleur chair, minuscule. J'y tiens à peine debout. En face, la chambre à coucher, tout aussi étriquée, armoire encastrée, moquette brune. Il y a deux couvertures sur le lit, l'une bien repassée, l'autre froissée, avec des jupes et des t-shirts en vrac. Flotte un relent de tabac froid.

— C'était un hôtel autrefois, l'étage fumeur, s'excuse Mme Ogawa. Nous avons pu emménager lorsqu'il a fait faillite. Mon mari est ingénieur de trains à grande vitesse. Il a travaillé à l'agrandissement de la gare de Shinagawa pour l'arrivée du Shinkansen. Le quartier se développe. Cet immeuble va redevenir un hôtel, les travaux sont prévus d'ici la fin du mois mais pour l'instant, nous sommes les seuls à vivre ici.

Elle m'observe depuis l'embrasure, la main sur la poignée. Je fais un petit tour sur moi-même, embarrassée par cette intimité qu'elle m'offre à voir sous une ampoule sans abat-jour. Il n'y a pas de fenêtres.

À l'extrémité du couloir, un salon cuisine, ouvert, à l'américaine. La gazinière occupe presque tout l'espace, avec la bibliothèque. Derrière la baie vitrée, une couche de pollution floute la mégalopole à nos pieds.

Mme Ogawa me reconduit dans l'entrée.

— La chambre de Mieko est en bas, dit-elle en dégageant une porte à moitié cachée par un portemanteau, qui s'ouvre sur un escalier de béton.

Prenez garde, il faut descendre pour allumer la lumière.

Sa voix est légèrement amplifiée, comme dans une grotte. Je la suis à tâtons jusqu'à sentir un sol caoutchouteux. Il fait plus humide encore. Des néons grésillent, puis révèlent une estrade parcourue d'une rambarde de verre. En contrebas, une fosse. Le sol en pente douce se termine par une bouche d'écoulement, et dans un angle, un lit pour une personne.

Mme Ogawa pose les mains sur la rambarde.

— La piscine. Elle n'était pas fonctionnelle, même du temps de l'hôtel. Des moisissures. Depuis que nous l'avons vidée, c'est très sain. Mieko dort ici, provisoirement.

Je me penche pour mieux voir. Autour du lit, un bureau, une commode, un tapis de yoga et un cerceau, multipliés par un miroir sur deux parois. La rampe d'escalier a été prolongée par des cubes en plastique. Me vient l'image du Tetris, ce jeu d'arcade dans lequel des formes géométriques tombent et qu'il s'agit d'agencer sans laisser d'espace.

— Vous aimez le yoga ? demande Mme Ogawa.

Je dis que je ne peux pas savoir, je n'en ai jamais fait. Elle hoche lentement la tête.

Nous remontons. Une fillette nous attend dans la cuisine. Coupe au carré, short et t-shirt jaunes. Elle transpire, sa frange reste collée au front quand elle se penche pour me saluer.

— J'ai pris au saumon, dit-elle à sa mère en montrant une barquette de lasagnes industrielles.

Il n'est que dix heures du matin, mais Mieko dresse la table pendant que sa mère ouvre des huîtres, réchauffe les lasagnes au micro-ondes, les ressort, vapeur, nous sert Mieko et moi de grosses parts, et pour elle une petite.

Elle a retiré sa veste. Un t-shirt moule ses côtes et deux mamelons comme des pics. Une veine saille de l'épaule au poignet. Tout est sec, chez elle, je pense. Sauf les lamelles de lasagnes qui glissent de ses baguettes et qu'elle rattrape en farfouillant dans la béchamel rose. De temps en temps, je sens sous mes dents un morceau plus dur qui doit être le saumon. Mieko a déjà terminé. Renversée contre le dossier de sa chaise, elle ouvre et ferme la bouche dans un mouvement de poisson.

Mme Ogawa s'essuie les lèvres, replie sa serviette :

— Si vous pouviez aussi la sortir de temps en temps...

— Bien sûr.

— Je pensais... Pour commencer, vous pourriez aller jouer ?

— D'accord.

En réalité, je ne suis pas sûre d'avoir compris le terme de « jouer » en japonais. Comme en coréen, il s'applique autant à une sortie entre salariés qu'à un jeu d'enfant. J'ai presque trente ans, je n'ai pas l'habitude des enfants, je n'ai aucune idée de ce qui peut les distraire à cet âge, et commence à

regretter d'avoir répondu à l'annonce. Je l'avais trouvée depuis Genève, sur le site de la faculté des lettres de l'université Sophia, Tokyo. « Cherche répétitrice de langue maternelle française pour enfant de dix ans pendant les vacances d'été, à Tokyo. » J'allais justement y passer le mois d'août auprès de mes grands-parents, en vue du voyage en Corée que nous avions prévu d'effectuer début septembre, et je craignais de rester oisive à la maison. Mme Ogawa, elle-même professeur de français, serait prise par la préparation de la rentrée, ne voulait pas que sa fille reste trop seule. Il avait été convenu que je rencontrerais Mieko quelques fois le temps de mon séjour.

Mme Ogawa racle son assiette en observant la mienne.

— Vous n'aimez pas. Prenez des huîtres.

— Si, si, je dis en enfournant une large platée.

Mais elle débarrasse les lasagnes et Mieko dépose une huître devant moi. Le mollusque se rétracte, petit tas de viscosité. Je l'aspire en retenant ma respiration.

Satisfaite, Mme Ogawa veut savoir où je loge. Pas loin d'ici, à dix stations au nord sur la ligne Yamanote, chez mes grands-parents. Je m'arrête, gênée. Parler d'eux en japonais me donne le sentiment qu'ils me sont étrangers. Pour compenser, je m'étends, je dis qu'ils sont coréens, qu'ils tiennent un établissement de Pachinko dans leur quartier, Nippori.

